

## Sommaire

<b>Science-Fiction</b>			
Laurent BINET : <i>Civilizations</i>	chroniqué par Philippe Paygnard & Eric Vial		3
<b>Science-Fiction</b>			
Jordi CERVERA : <i>L'enigma Perucho</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		6
<b>Science-Fiction</b>			
Alain DAMASIO : <i>Les Furtifs</i>	chroniqué par Philippe Paygnard		7
<b>Science-Fiction</b>			
Sophie ENDELYS : <i>Les Gardiennes du silence</i>	chroniqué par Noé Gaillard		8
<b>Insolite, Science-Fiction, Fantastique</b>			
Joan ESCAFIT : <i>Balajum</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		9
<b>Fantastique</b>			
David GEMMELL : <i>Le Masque de la mort</i>	chroniqué par Philippe Paygnard		10
<b>Science-Fiction</b>			
Mary Robinette KOWAL : <i>The Calculating Stars</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		11
<b>Science-Fiction</b>			
Ann LECKIE : <i>Provenance</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		13
<b>Essai</b>			
Alec NEVALA-LEE : <i>Astounding</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		15
<b>Science-Fiction</b>			
Bruno POCHESCI : <i>L'espace, le temps et au-delà</i>	chroniqué par Noé Gaillard		18
<b>Science-Fiction</b>			
Rudy RUCKER : <i>Surfing the Gnarl</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		19
<b>Fantastique</b>			
Tade THOMPSON : <i>Les meurtres de Molly Southborne</i>	chroniqué par Philippe Paygnard		19
<b>Science-Fiction</b>			
Tade THOMPSON : <i>Rosewater</i>	chroniqué par Philippe Paygnard		20
<b>Science-Fiction</b>			
<i>Bifrost</i> n° 94	chroniqué par Pascal J. Thomas		21
<b>Science-Fiction</b>			
<i>Finalistes du Prix Rosny aîné 2019</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		23
<b>Fantasy &amp; Science-Fiction</b>			
<i>Hugo nominees 2019: short stories</i>	chroniquées par Pascal J. Thomas		24
<b>Fantasy &amp; Science-Fiction</b>			
<i>Hugo nominees 2019: novelettes</i>	chroniquées par Pascal J. Thomas		26

## Editorial

### ***Cerné de près par les enterrements<sup>1</sup>***

La Camarde ne pardonne jamais, et s'invite même chez les camarades. Prenez le rocker émérite, moulin à paroles toujours rythmé et toujours érudit, que je côtoyais dans le bon vaisseau Canal Sud ([www.canalsud.net](http://www.canalsud.net)), qui m'a tout appris en matière de radio il y a trente ans de cela, et a fait beaucoup plus dans sa vie heureusement, dont *Dig It!*, émission brillante et fanzine rock de référence – son médecin vient de lui annoncer un sort analogue à celui de Lemmy Kilminster, et bien qu'il soit question, cruelle ironie, d'une pincée de radiothérapie, il n'est plus pour nous qu'un vivant en sursis.

Je ne sais pourquoi me prit il y a quelques semaines l'idée saugrenue de passer au crible d'un moteur de recherche bien connu le nom de la première fille que j'avais tenue dans mes bras. Sans doute parce que jamais de la vie on ne l'oubliera, etc. Un accès de remords, ou de nostalgie, vite douché par les résultats de la recherche, dominés par les hommages mortuaires qui lui étaient rendus, en 2010. Cancer. Nous avons bien entendu le même âge – tant que nous étions en vie. Ce qui peut refroidir le moral ; en lisant les hommages qui lui étaient rendus, je me suis aperçu à quel point elle était appréciée par ses collègues dans sa spécialité, et sans doute à quel point j'étais peu digne d'elle (mais si elle m'entendait, nul doute qu'elle me rabrouerait pour ce prurit de culpabilité chrétienne).

1. Le titre, et la plupart des formulations éventuellement élégantes de cet éditorial sont volées à Georges Brassens, « Supplique pour être enterré sur la plage de Sète » – et à une ou deux autres de ses chansons.

Coïncidence : deux semaines après, la presse, que je lis avec un zèle imbécile, en y ajoutant une prédilection héritée de feu mon père pour la rubrique nécrologique, m'apprend le décès subit du mari de ladite ex. Pas plus vieux que moi, non plus. Est-il encore debout le sapin de mon cercueil ? Je ne jouais pas dans la même division : les deux colonnes du *Monde* sont le reflet de la carrière diversifiée et impressionnante de ce docteur en philosophie devenu haut fonctionnaire de la culture, conseiller présidentiel, cadre supérieur, et même un temps rédacteur en chef d'un magazine culturel à la mode (pas de détails, car je ne veux pas donner de nom ; seul Eric Vial, qui sait, pourrait remonter le labyrinthe, car, autant que moi, il a la fibre funéraire, et une certaine familiarité avec l'élitisme républicain).

#### **Où l'on reparle de SF**

Cesse de nous... ennuyer, me direz-vous, à moins que vous n'usiez d'un terme moins châtié, tout cela n'a rien à voir avec *KWS*, et ne se réfère qu'aux obsessions narcissiques de son rédacteur-en-chef, qui trempe sa plume dans l'encre bleue de la nostalgie et chaque trimestre remet à jour son testament. Je suis seul maître à bord, répondrai-je, mais pour vous plaire, si on peut s'exprimer ainsi, je mentionnerai ici le nom de Paul Alkon, disparu le 13 janvier 2020 à l'âge de 84 ans. Paul Alkon était un spécialiste reconnu de la littérature anglaise du 18<sup>e</sup> siècle, professeur à l'University of Southern California (l'université privée généraliste majeure de Los Angeles). Mais aussi un amateur de science fiction, qui a écrit au moins deux ouvrages importants sur le sujet de la proto-SF, *Origins of Futuristic Fiction* (1987) et *Science Fiction Before 1900: Imagination Discovers Technology* (1994). Dans le premier en particulier, il s'y montre fin connaisseur du domaine francophone. Il avait aussi étudié Defoe et Churchill. Et beaucoup fait de voile. Et construit un clavecin de ses mains. C'était un homme aimable et généreux, que j'ai

un peu fréquenté quand je vivais à Los Angeles, et après, pas assez. Lisez ou relisez ses livres et ses articles.

Il va falloir que je me change les idées. Un de mes fantasmes était de faire venir Paul Alkon, fin penseur du traitement du temps dans la fiction, aux rencontres « Sciences & Fiction » de Peyresq. Trop tard, et sans doute impossible quoiqu'il en soit, faute de suffisante francophonie de sa part. Ces échanges animés en – relativement – petit comité avec des gens sympathiques, érudits, et perspicaces sont toujours pour moi un des meilleurs moments de l'année. Il faut que je me prépare aux prochaines, qui auront pour thème, voyons... Roland Wagner. Oh non.

—Pascal J. Thomas

## KWS

ISSN : 1767-0551  
dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 4 n°s  
Chèques à l'ordre de  
Pascal J. Thomas,  
7 rue des Saules,  
31400 Toulouse, France  
pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

PayPal, virements bancaires :  
nous consulter

Les numéros 1 à 83 sont  
consultables sur le Web :  
<http://www.quarante-deux.org>  
(rubrique KWS).

Science-Fiction

## Laurent BINET *Civilizations*

Grasset, août 2019,  
384 p., 22,00 €

[langue : français]

Vers l'an mille, la fille d'Erik le Rouge prend la tête d'une expédition viking qui traverse l'Océan Atlantique et atteint les côtes d'une Amérique habitée par de multiples tribus indigènes. Traqués par certaines et pris pour des dieux par d'autres, Freydis et les siens s'installent définitivement sur ces terres lointaines.

En 1492, Christophe Colomb, à la recherche d'une nouvelle route vers les Indes, ne fait que redécouvrir l'Amérique et se heurte à des autochtones chevauchant les descendants des cavales vikings. Ses capitaines et ses équipages massacrés ou emprisonnés, l'explorateur finit sa vie dans les geôles cubaines, ayant pour dernière et unique confidente la petite princesse Higuénamota.

En 1531, poursuivis par les armées de son frère l'Empereur inca Huascar, Atahualpa, deux cents de ses derniers fidèles et la princesse Higuénamota embarquent à bord de trois caravelles et partent vers l'Europe à la recherche d'un havre de paix.

Quelques années plus tard, Miguel de Cervantes et Dominikos Theotokopoulos (Le Greco) cherchent à échapper aux Incas et aux Mexicains qui se partagent les restes de l'empire du défunt Charles Quint.

À travers les quatre parties qui composent *Civilizations*, Laurent Binet, Prix Goncourt du premier roman 2010 pour *HHhH* (Grasset), se livre à une réécriture de la découverte du continent américain et de ses conséquences. Avec cette uchronie totalement maîtrisée, il inverse certaines valeurs et, comme dans

la série de jeux vidéo *Sid Meier's Civilization*, il permet à une civilisation, ici les Incas, de développer son empire.

Les deux premières parties du livre sont relativement courtes, mais elles constituent les indispensables fondations de l'uchronie, ce moment où l'histoire contée dans *Civilizations* diverge de l'Histoire. Ainsi, les expéditions vikings qui s'aventurent jusqu'en Amérique du Sud dotent les peuplades indigènes d'une résistance aux maladies exportées d'Europe et d'une solide cavalerie. L'échec de Christophe Colomb, qui finit sa course à Cuba, laisse la porte ouverte à tous les possibles que l'on découvre dans la troisième partie du roman et qui représente les trois quarts de l'œuvre. Une quatrième et dernière partie vient conclure le récit à travers les mésaventures d'un jeune Miguel de Cervantes au cœur d'une Europe divergente.

L'élément central de *Civilizations* est donc constitué par la fuite d'Atahualpa et de ses fidèles vers l'Europe de Charles Quint. Avec l'aide de la princesse cubaine Higuénamota, qui a appris le Castillan en écoutant les témoignages d'un Christophe Colomb prisonnier et vieillissant, les Incas trouvent refuge en Europe et, grâce à la ruse et à la trahison, s'emparent de l'empire de Charles Quint.

Sans trop intellectualiser son récit, Laurent Binet utilise plusieurs techniques narratives s'inspirant tout d'abord de la saga islandaise pour conter l'histoire de la fille d'Erik le Rouge, imitant le journal de Christophe Colomb, inventant les chroniques d'Atahualpa, ré-imaginant des échanges épistolaires entre Érasme et Thomas More, et réunissant enfin Cervantes, Le Greco et Michel de Montaigne.

Si, lors d'une première lecture rapide, l'ensemble se révèle plutôt convaincant, une seconde lecture plus attentive laisse apparaître quelques bizarreries. Ainsi, Christophe Colomb, prisonnier des géôles cubaines, indique dans son journal qu'il « va nu, comme un chien errant, presque

aveugle » et on peut légitimement se demander comment et sur quel support il poursuit l'écriture de son journal.

De même, avant une bataille décisive, l'Inca Atahualpa harangue ses troupes en leur donnant comme exemples la bravoure et l'héroïsme de Roland de Roncevaux, Leonidas de Sparte ou Hannibal Barca de Carthage, de parfaits inconnus pour des guerriers venus d'Amérique du Sud.

Et si, avec le recul, on peut comprendre que Francisco Pizarro et ses quelque 180 soldats armés de mousquets, avec 60 chevaux, aient pu conquérir l'Empire inca en prenant en otage Atahualpa, il semble bien peu crédible que 200 incas puissent s'emparer de l'empire de Charles Quint simplement en faisant de ce dernier leur captif.

Ces diverses étrangetés n'empêchent pas le roman d'avoir de réelles fulgurances lorsque Atahualpa, après avoir été sacré Roi des Espagnes, de Naples et de Sicile, remarque que « l'Empire valait bien une messe » ou bien lorsque les Mexicains construisent une pyramide dans la cour du Louvre y sacrifiant François Ier et ses deux fils.

Atahualpa est tout naturellement le personnage principal de ce livre, mais son rôle central est plus d'une fois éclipsé par la princesse cubaine Higuénamota. Elle fait le lien entre les deuxième et troisième parties, et sa nudité naturelle et son don pour les langues en font l'amante de l'Inca, puis de François Ier.

*Civilizations* mélange exercice de style et invention avec une certaine efficacité. On peut réellement apprécier les talents de conteur de Laurent Binet qui réécrit l'histoire du XVe siècle en s'appuyant sur des points de divergence (les Vikings et Christophe Colomb) cohérents. Parmi les petits regrets, la quatrième partie qui aurait peut-être été plus amusante si elle avait été située à l'époque moderne, permettant de mesurer l'évolution d'une Europe conquise par les Incas.

—Philippe Paygnard

*une seconde opinion...*

L'uchronie est l'un des rares points de contact réels entre littérature « légitime » ou « blanche » ou « mainstream » ou tout ce que vous voudrez d'une part, et de l'autre la science-fiction ou ses alentours. S'il en était besoin, une nouvelle preuve en serait fournie par ce livre, grand prix du roman de l'Académie française près d'un demi-siècle après l'attribution de la même distinction à *La Gloire de l'Empire* de Jean d'Ormesson, et dont il est pourtant évident qu'il a sa place ici, et pas seulement du fait de la légendaire ouverture d'esprit du rédacteur en chef. Et même ce qu'il comporte de plus littéraire au sens le plus traditionnel du terme ne devrait effrayer personne, puisqu'il s'agit de quatre pastiches, correspondant dans l'ordre à une saga nordique, un journal (celui de Christophe Colomb), une chronique (le gros morceau, pages 75 à 329) agrémentée de strophes éparses et de correspondances en particulier entre Thomas More et Erasme, et enfin un possible extrait d'un roman, non moins possiblement autobiographique, sur Cervantès. Dans la chronique par ailleurs, l'amateur de science-fiction est sans doute mieux préparé que d'autres (quoique ce soit déjà l'esprit des *Lettres persanes* de Montesquieu) à ce que quelques mots soient remplacés par leur équivalent inca, ou par une formule descriptive fort extérieure, des « tondu » ou « dieu clouté » par exemple.

En gros, et parce qu'il est difficile de ne pas « spoiler », et que la quatrième de couverture, ce mal paraît-il nécessaire, et la chronique de mon collègue Paygnard le font déjà : une expédition de Vikings a semé aux Amériques le cheval, différentes maladies dévastatrices mais qui ont immunisé les survivants, et l'usage du fer. Prévenu par lesdites quatrième et chronique, on voit venir la suite : l'expédition de Christophe Colomb est massacrée et, quarante ans plus tard, quelques dizaine d'incas, en fuite à cause d'une guerre intestine, arrivent à Lisbonne ravagée par un séisme,

s'étonnent des mœurs locales, et parce qu'il faut bien survivre, entreprennent de prendre le pouvoir, d'abord en Espagne, ensuite dans une bonne partie de l'Europe, se mêlant aux familles régnantes, ceci avant que des Aztèques, sensiblement moins fréquentables, n'arrivent et n'envahissent la France.

Au dernier épisode, Cervantès, comme dans la réalité, participe à la bataille de Lépante, est prisonnier des Barbaresques (mais dans une configuration géopolitique évidemment bouleversée) et par ailleurs, différemment de ce que nous connaissons, erre jusqu'à un château du Bordelais, riche d'une belle bibliothèque et très provisoirement abandonné par son propriétaire, un certain Michel de Montaigne. Le succès d'une poignée d'hommes peut évidemment étonner, mais les *conquistadores* n'étaient pas non plus très nombreux, et les Incas peuvent en particulier compter sur les victimes d'un totalitarisme catholique particulièrement virulent dans l'Espagne du temps, musulmans ou juifs plus ou moins convertis et toujours suspects, sur l'aide de quelques aventuriers dont un certain Pizarre – comme c'est Pizarre – et plus tard sur les paysans révoltés d'Alsace et d'Allemagne voisines, aux revendications desquelles Martin Luther se montra fort peu réceptif, et que les conquérants savent écouter, trier, repoussant celles qui mettraient réellement en cause leur pouvoir, acceptant les autres.

Bref, il se passe beaucoup de choses, et si les pastiches littéraires ralentissent sans doute le rythme apparent, c'est sans grande gravité. D'où la possibilité d'un succès public, et la présence aux devantures de maisons de la presse habituées à des publications sensiblement moins pointues. La maîtrise du pastiche justifie de son côté le prix de l'Académie. Le regard extérieur sur notre monde, même si c'est celui de voici quelques siècles, fait le reste. Resterait le problème des références. Avec Pizarre, en principe tout va bien ; avec Montaigne aussi, sans doute ; en ce qui concerne Charles Quint

ou Luther, voire Cervantès, quelques détails peuvent certainement échapper au lecteur – mais lorsqu'on en arrive par exemple à Nicolas Perrenot de Granvelle, décrit d'abord, puis nommé par deux fois, on peut craindre que sa notoriété soit moindre et suppose une spécialisation thématique ou régionaliste (même si ses liens avec la France-Comté ne sont pas indiqués). Est-ce une limite à ce livre ? Ou peut-on considérer qu'il permet de nombreuses lectures à des publics différents, depuis la plus innocente comme roman d'aventures manifestement non mimétique jusqu'à celles bénéficiant des plaisirs du décodage, selon des niveaux de connaissance divers, d'où d'ailleurs une vague inquiétude, quand on se demande ce que l'on n'a pas compris, ce qui a échappé...

—Eric Vial

Science-Fiction

**Jordi CERVERA**  
***L'enigma Perucho***

Bambú, février 2017, 328 p.

[langue : catalan]

2053. Le monde, et l'Europe en particulier, ont été ravagés lors de la Guerre Poétique par un virus artificiel qui a éliminé les corps en épargnant les objets – seule la Turquie, origine de la plaie, s'est protégée contre elle, et elle domine désormais la planète. Mehmed Öztürk, autrefois officier de l'armée, s'est intronisé sultan sous le nom de Mehmed IX, et exerce un pouvoir absolu. Son passe-temps préféré est devenu la seule source tolérée d'influence et de statut : l'accumulation de livres rares. Plus particulièrement de livres de cuisine. Étant un homme néanmoins occupé, il est secondé dans cette passion par son « chasseur » bibliophile, Alfred Muntaner, venu de l'Ouest de la Méditerranée, et plus particulièrement de Barcelone, une des cités ruinées par la Guerre Poétique.

Lorsqu'un fidèle lieutenant du sultan meurt en mission à Barcelone, tué par un monstre mystérieux, le monarque choisit la fuite en avant en faisant un pari avec les deux nobles les plus puissants de sa cour. Objet du pari ? Découvrir le premier un exemplaire rare du *Libro de la cocina española*, de Nestor Luján et Joan Perucho. Et – les grands chefs ne se salissant jamais les mains – les chasseurs de livres des trois nobles partent pour Barcelone (au milieu des Terres Barbares), secondés par leurs propres assistants, mais surtout escortés et surveillés par une escouade de spadassins à la solde du sultan, qui n'éprouve aucun scrupule à tricher copieusement au regard des règles qu'il a lui-même fixées pour son pari. A l'arrivée à Barcelone, nous découvrirons que Muntaner a, bien entendu, plus d'un tour dans son sac. Pour commencer, il a personnellement connu Perucho...

J'ai eu du mal à rentrer dans ce livre, tant les prémices qu'il pose semblent absurdes. Ou décalquées des rêves d'un écrivain passionné de livres, qui voudrait que ses propres obsessions se hissent au niveau d'un enjeu de pouvoir suprême. Petit à petit, nous découvrirons pourtant des raisons à cette folle passion du sultan et de ses courtisans, même si les mécanismes mis en place par l'auteur demandent toujours de vigoureux efforts de suspension d'incrédulité. De même qu'il est difficile de croire que la capitale catalane ait pu survivre essentiellement intacte à la disparition quasi-totale de ses habitants ; on imagine qu'incendies et avaries des réseaux de distribution des fluides auraient vite endommagé le bâti. Rien de tel, ou presque, dans cette Barcelone future où la Sagrada Família a été, avant la guerre, détruite par un attentat, mais où les maisons emblématiques de Gaudí continuent de dominer le Passeig de Gràcia. Dans ce cadre irréel se déroule une robuste intrigue d'aventures, dont les seules surprises résident en les informations qu'Alfred Muntaner nous dissimule.



Nous avons droit en conclusion, car on se doute que le sujet ultime est le rejet du joug du sultan et de ses sbires, à quelques considérations sur la cohésion des groupes humains qui évoquent pour moi, époque oblige, le débat toujours plus prégnant sur l'indépendance de la Catalogne : « els humans (...) necessitem lligams, ritus, tradicions, coses que puguin ser venerades, repetides i consolidades (...) que ens identifiquin com a grup social amb una identitat i unes particularitats úniques i concretes i que ens puguin servir per anar estrenyent lligams amb els que, com nosaltres, comparteixen orígens comuns »<sup>2</sup> (p. 270).

Il faut surtout accepter le roman de Cervera tel qu'il se propose explicitement : un hommage bibliophilique à la vie et à l'œuvre de Joan Perucho. Un hommage délibérément bien peu académique, mais dont on devine qu'il s'accorde avec l'œuvre du bonhomme, qui avait aligné des ouvrages de toute sorte, et bon nombre de romans fantastiques ou frisant la SF. Un hommage qui est aussi celui d'un collectionneur, comme le sont de façon obsessionnelle bon nombre de mes camarades amateurs zélés de SF (et comme je le suis moi-même par flambées). Cela dit, Cervera n'atteint pas cette synthèse géniale entre romanesque et obsession collectionneuse qu'avait réussi un Roland Wagner dans *Rêves de Gloire*. Ici, entre deux combats à l'arme à feu, on prend le temps de tourner les pages, d'admirer la reliure et de humer le papier d'un livre ancien. Ce roman est, plus qu'autre chose, un éloge de l'amour du roman, ou plus généralement de la lecture. Tiens, il me donne envie d'aller lire du Perucho. On peut donc dire qu'il remplit son contrat.

—Pascal J. Thomas

2. « Nous humains (...) avons besoin de liens, de rites, de traditions, de choses qui puissent être vénérées, répétées et consolidées (...) qui nous identifient comme groupe social avec une identité et des particularités uniques et concrètes et qui puissent nous servir à continuer à resserrer les liens avec ceux qui, comme nous, partagent les mêmes origines. »

Science-Fiction

**Alain DAMASIO**  
***Les Furtifs***

La Volte, avril 2019,  
704 p., 25,00 €

[langue : français]

En 2041, les multinationales dominent la planète et contrôlent pratiquement tous les instants de la vie de citoyens ultra-connectés. Pour éviter la faillite, la plupart des grandes villes se sont laissé acheter par des groupes capitalistes, Paris appartient désormais à LVMH, Lille à Auchan et Orange à Orange. Dans cette société où tout semble sous contrôle, d'étranges créatures sont apparues ou plutôt ont disparu. En effet, des formes de vie inconnues que l'on n'aperçoit que du coin de l'œil sont suspectées d'envahir le monde, discrètement et insidieusement. Il suffit cependant de les fixer du regard pour les tuer, mais voir l'invisible n'est pas chose facile. C'est pourtant ce qu'essaye de faire Lorca Varese en s'engageant au sein du Récif, cette unité spéciale de l'armée chargée de traquer les Furtifs. En effet, il est convaincu que sa fille Tishka, mystérieusement disparue à l'âge de quatre ans, a rejoint les Furtifs et il entend tout tenter pour la retrouver. Sa femme, Sahar, proferrante pour les enfants que l'Éducation Nationale privatisée laisse sur le bord de la route, supporte mal la folle obsession de son mari alors qu'elle souhaite simplement faire son deuil.

Comme tous les livres d'Alain Damasio, *Les Furtifs* est exigeant envers son lectorat. Ainsi, le romancier passe, sans prévenir et au sein d'un même chapitre, d'un narrateur à l'autre obligeant le lecteur à les identifier à travers les quelques éléments grappillés au fil de la lecture et des tics de langage de chacun. La chasse aux Furtifs est contée par l'intermédiaire de quatre narrateurs différents, permettant, si l'on ne perd le

fil, d'avoir une vision tout à la fois globale et intime de la traque menée par la meute composée d'Aguëro, de Nèr, de Saskia et de Lorca.

Avec ses plus de 700 pages, *Les Furtifs* est un roman de longue haleine qui reprend certaines thématiques de *La Zone du Dehors* avec une insistance renouvelée. Au-delà de la quête de parents à la recherche de leur enfant perdue, qui fait un peu penser à *Peter Pan*, Alain Damasio décrit un monde où toutes les villes sont privatisées, les citoyens bagués et classés selon leurs revenus et leur rentabilité, avec une notion de vie privée en totale voie de disparition. La quête est longue et la description de la société version 2041 plutôt lourde et répétitive, à tel point que l'on se demande vers quelle conclusion Damasio veut nous conduire. En effet, après avoir tenté de débusquer les Furtifs en utilisant la technologie militaire, Lorca poursuit sa traque en rencontrant des réfugiés balinais qui ont une vision mystique et presque mythologique des Furtifs, les associant au démon Batara Kala. Puis, grâce à Toni Tout-fou, un tagueur, il découvre que les Furtifs laissent des traces de leur passage sous forme de glyphes. Cela mène alors le père désespéré qu'est Lorca jusqu'à l'Institut des Langues Ésotériques de Louise Christofol qui semble avoir percé le mystère de ce langage. Et il finit par rencontrer Varech, un philosophe de 80 ans, qui pourrait être le premier être humain à avoir apprivoisé un Furtif qui a pris la forme d'une bibliothèque automorphe et philosophe. Ce dernier donne un conseil étonnant à Lorca : « Vous ne trouverez jamais votre fille si vous la chassez, si vous la cherchez. » Suivant l'avis de Varech, Lorca et Sahar, qui l'a finalement rejoint dans sa quête, réussissent enfin à entrer en contact avec Tishka et le monde des Furtifs. La force de l'amour se révèle ainsi plus efficace que la technologie, le mysticisme, la linguistique et la philosophie.

Jouant sur les mots et avec les mots, Alain Damasio crée une œuvre qui, par

moments, peut se lire à voix haute. Caractères et ponctuation participent également totalement à la narration. Il n'en reste pas moins que ce volumineux roman aurait gagné à se délester que quelques pages sans pour autant perdre en intensité.

—Philippe Paygnard

Science-Fiction

**Sophie ENDELYS**  
***Les Gardiennes du***  
***silence***

Les Presses de la Cité,  
octobre 2019, 400 p., 20 €

[langue : français]

Ce roman ne porte aucune information permettant de le rattacher au genre qui nous passionne, et ce n'est pas sa bien triste couverture qui risque de nous attirer sauf peut-être l'interrogation qui ouvre le texte de la quatrième de couverture : *Les livres ont-ils leur propre destin ?* Vous avez noté la vraie fausse bonne idée. Mais l'intérêt pour le livre vous incite à lire plus avant.

Chloé, MacCurtis de son nom de jeune fille, s'est mal mariée contre l'avis de Viviane, sa tante, qui l'a élevée après le décès de ses parents — notamment de son père, auteur d'un seul livre devenu culte. Son mari Jeffrey est le responsable d'une société, Ratio-stat, qui collationne toutes les informations possibles et les classe, les organise. Elle la définit ainsi : « ... une société de rationalisation informatique, une sorte de gare de triage des savoirs. » Chloé est archiviste bibliographe et scanne des livres. Un jour elle découvre un palimpseste dans la cave de la maison dont elle a hérité. Pour pouvoir le lire, elle le scanne sous plusieurs angles. Son mari, avec qui elle entretient des rapports conflictuels, s'intéresse beaucoup à sa découverte. Excédée, elle lui tire dessus. Le croyant mort, elle s'enfuit en



emportant beaucoup d'argent et se réfugie dans l'île d'Heldenskon où son père est né et qu'il lui a fait promettre d'éviter. On lui vole son palimpseste, mais heureusement le livre est sur une clé USB et elle commence à le lire. Il y est question d'un ouvrier de Gutenberg qui fuit les massacres de Mayence en 1462, sauve des encres et se remarie. Parce que l'idée lui semble bonne, il donne sa fille en épouse au seigneur d'Heldenskon. Cette fille a une fille qu'elle voue à l'enfermement et aux livres. Depuis ce temps on trouve des noyées la langue tranchée ou la bouche cousue dans les parages maritimes de l'île. On vole à Chloé sa clé USB en laissant un cadavre de femme sans langue. Elle part enquêter dans le sud de l'île, là où son père a vécu.

Conservation et usage du savoir livresque par des sortes de prêtresses et de servantes (des « vestales ») vouées aux livres, une société souterraine, « Ruche de tous les savoirs » — vous trouverez page 174 une présentation de son organigramme — dont le pendant moderne serait Ratio-stat et dont le but serait le pouvoir...

« Imaginons une société possédant le patrimoine intellectuel, le diffusant au travers de moteurs de recherche au gré de sa propre censure... Le tout assisté du recensement de millions de personnes au moyen d'algorithmes de diagnostic autorisant un pilotage stratégique de nos comportements », explique Chloé à l'inspecteur-chef qui l'interroge.

C'est bien écrit. Je veux dire par là que même si l'on devine qui fait quoi, et éventuellement la fin avant d'y être, on prend plaisir à lire. Chloé est attachante. Et je pense que vous aurez plaisir à découvrir les paragraphes baptisés « Conversation d'étagères », qui sont censées être tenues par des livres.

—Noé Gaillard

• cette chronique est une version sensiblement différente de celle publiée sur Daily Passions, <https://www.daily-passions.com/>

*Insolite, Science-Fiction, Fantastique*

**Joan ESCAFIT**

***Balajum***

Institut d'Estudis Occitans,  
« A Tots » n° 157, février 2003,  
128 p., 12,20 €

[langue : occitan (languedocien)]

Escafit est un écrivain occitan qui produit des textes souvent ironiques et décalés. Ce recueil d'histoires courtes — modestement titré « Balayures » — est le deuxième qu'il ait publié dans la collection « A Tots », et on peut toutes les classer dans cette catégorie fourre-tout que j'appelle « insolite ». En l'espèce, les textes plutôt courts rassemblés ici nous promènent du jeu de mots radical à la terreur psychologique, en passant par les fables réécrites et par le fantastique et la science-fiction. Permettez-moi de mettre ici l'accent sur ces deux dernières modalités.

Côté fantastique franc, nous avons donc une nouvelle, « Lo Marioletista », qui se présente comme un journal tenu par sa marionnette, qui semble bien plus déterminée que son apparent manipulateur, et brûle de conquérir sa totale indépendance. L'argument paraît quelque peu usé.

Côté science-fiction, nous avons « Venda a l'enquant », une vignette se présentant comme une petite annonce mettant en vente une planète bleuâtre aux alentours d'un bras de la Voie Lactée. Pas cher, mais vous êtes prévenus : c'est une poubelle toxique que vous allez acquérir. Plus long, « Aquel dondaire nòstre » décrit la plongée dans la folie mégalomane d'un biologiste qui règne sur un monde de microbes. Le goût d'Escafit pour les jeux de mots se voit dans le nom des cultures de son savant (par exemple *Ieu vau*, « je vais » [Jéhovah] et *Al Alh*, « à

l'ail » [Allah]), lauréat du prix Loben (« Lebien »...)

Plus subtil enfin, « Jove cèrca plaça d'òme domèrgue » (« Jeune cherche place d'homme domestique ») nous fait comprendre entre les lignes que l'humanité ne survit plus que comme espèce domestiquée par des extra-terrestres à trois pieds. On pense à *The Men in the Walls* de William Tenn, mais on regrette que le texte ne soit pas plus développé.

Il y a une bonne douzaine de textes dans le recueil. Escafit y laisse libre cours à son goût de la création verbale, avec un vocabulaire plutôt recherché, son languedocien tirant parfois vers le provençal ; et à son humour amer, souvent sardonique, voire misanthrope. On conseillera de le déguster à petites rasades.

—Pascal J. Thomas

*Fantastique*

**David GEMMELL**  
***Le Masque de la mort***  
***(Rhyming Rings)***

Bragelonne, « L'Ombre »,  
mai 2019, 264 p., 20,00 €

[langue : français, traduction de  
Leslie Damant-Jeandel]

Arrogant, imbu de lui-même, Jeremy Miller pensait qu'il serait le journaliste vedette du *Herald* et il se retrouve chargé d'interviewer Ethel Hurst, une dame d'un certain âge, qui se prétend voyante. Lorsqu'une série de crimes atroces frappe le quartier voisin, Jeremy se verrait bien couvrir l'affaire afin d'obtenir enfin la renommée et les lauriers qui lui sont dus. Paradoxalement, c'est grâce à Ethel, qui se propose d'aider la police à identifier le meurtrier en usant de ses talents particuliers, que Jeremy va participer à l'enquête.

Bien connu pour ses livres de *fantasy*, notamment ses cycles de Drenai et du Lion de Macédoine, David Gemmell (1948-2006) avait écrit ce polar mâtiné de fantastique sans le soumettre à un éditeur. Retrouvé par sa veuve au fond d'un tiroir, *Le Masque de la mort* s'éloigne radicalement des écrits classiques du romancier. Situé dans le Londres des années 1980, ce roman, derrière la traque d'un *serial killer*, a un caractère ethno-sociologique marqué. En effet, grâce au personnage du journaliste Jeremy Miller, on peut découvrir des quartiers où les tensions sociales et raciales montent au gré des bavures policières. L'aspect fantastique du livre repose essentiellement sur les visions d'Ethel, capable de revivre des événements en touchant des objets, et les prémonitions de son ami, Monsieur Sutcliffe, mystérieux géant noir qui renvoie au passé colonial de l'Empire britannique. À cela s'ajoute le thème de l'homosexualité abordé au fil de l'enquête, faisant apparaître la difficulté d'être gay dans l'Angleterre des années 1980.

L'un des intérêts de ce *Masque de la mort* réside sans doute dans le fait que le romancier s'y dévoile, à travers le quotidien de Jeremy Miller qui fut certainement le sien lorsque, en tant que journaliste débutant, il faisait des piges pour le *Daily Mail*, le *Daily Mirror* ou le *Daily Express*. On appréciera aussi l'évolution du personnage de Miller dont la suffisance et la morgue, qui en font un solitaire sans attaches, fondent au contact d'une jeune tétraplégique et d'une vieille voyante. Cette lente transformation participe à l'intérêt de ce court roman, qui n'est pas sans défaut. Le fait que le journaliste s'essaye à l'écriture d'*heroic fantasy* renforce le côté autofictif du récit.

On peut en effet supposer que ce livre posthume de David Gemmell, même s'il apparaît terminé et cohérent, n'a pas été totalement finalisé pour cette publication. Ainsi, la construction du récit qui semble prendre appui sur un *serial killer* et des meurtres particulièrement atroces, mais abandonne trop souvent l'action et

l'enquête pour s'intéresser au quotidien des personnages. Bizarrement, même si nul ne doute des capacités extralucides d'Ethel Hurst, ces dernières, tout comme le personnage d'Ethel, sont visiblement sous-utilisés.

Cela se ressent également sur la technique narrative de l'auteur qui fait le choix d'un récit à la première personne lorsqu'il décrit les faits et gestes de son alter ego littéraire, Jeremy Miller, mais qui reprend une narration à la troisième personne pour les autres personnages à commencer par le mystérieux assassin, Ethel et Monsieur Sutcliffe, les investigations des journalistes et des policiers. Il conserve étrangement ce point de vue extérieur durant les derniers chapitres du *Masque de la mort*, alors même que Jeremy Miller, son presque-narrateur, participe à l'action.

Avec cette enquête située dans les années 1980, une période de mutations techniques et sociales, *Le Masque de la mort* a un petit goût rétro pas du tout désagréable. Malgré ses légers défauts, la lecture de ce roman posthume est bien plus que divertissante. Mêlant *thriller* et livre initiatique, il permet de découvrir une facette inédite de l'auteur que fut David Gemmell.

—Philippe Paygnard

Science-Fiction

**Mary Robinette  
KOWAL**

***The Calculating Stars*  
*A Lady Astronaut Novel***

Tor Books, juillet 2018,  
432 p., \$ 24.99

[langue : anglais]

Kowal, le nom ne vous est peut-être pas familier. Quoi, après Leckie, voici une autre écrivaine quadragénaire sortie des plaines de l'Amérique du Milieu et soudain surgie sur l'horizon de la SF,

seriez-vous en droit de maugréer. Après tout, si sa page Wikipedia témoigne d'une vie déjà bien remplie, l'autrice s'est surtout distinguée par une série de *fantasy* historique, « The Glamourist Histories », décrits par un internaute enthousiaste comme « les romans de *fantasy* qu'on aurait voulu que Jane Austen écrive ». Dans l'ignorance, je réserve mon propre jugement, mais force est de constater que le présent ouvrage nous restitue, lui, l'enthousiasme que suscitait la conquête de l'espace dans les années 1950 et 1960.

Avouons-le, le succès du présent roman ne nous prend pas par surprise, et vous en entendrez probablement parler — précédé par une clameur soutenue et largement positive, il a remporté les prix Nebula 2018 et Hugo 2019. Le livre, et sa suite *The Fated Sky*, sont des *prequels* d'une novelette, « The Lady Astronaut of Mars », déjà lauréate du prix Hugo en 2014. Ledit récit présentait Elma York et son mari Nathaniel, pionniers de la colonisation de Mars, au soir de leur vie, et face à des choix difficiles. Il se situait dans une ligne temporelle parallèle, décrite de façon succincte : « An asteroid had slammed into Washington D.C. and obliterated the capital. It made the entire world realize how fragile our hold on Earth was. Nations banded together and when the Secretary of Agriculture, who found himself president through the line of succession, said that we needed to get off the planet, people listened. »<sup>3</sup>

Washington rayé des cartes, le monde entier se sent menacé ? Passons. Chacun a ses illusions nationales. Et excusons : la catastrophe en question est située en 1952, période à laquelle le poids géopolitique des USA atteignait son maximum, certes ; mais sur la durée d'un roman, il faudra expliquer un peu mieux pourquoi et comment les nations se sont unies dans le combat. Parti tenu, en l'occurrence.

3. Le texte de « The Lady Astronaut of Mars » est disponible sur Tor.com

Le récit s'ouvre sur la chute d'une météorite dans la baie de Chesapeake qui, via incendies et inondations, oblitère Washington, une bonne partie des cités de la Côte Est, et au passage à peu près tous les responsables de l'exécutif américain. Nathaniel et Elma York, en week-end à la montagne, sauvent leurs vies de justesse grâce à leur petit avion et aux talents de pilote d'Elma, et finissent par rejoindre Kansas City, où se réorganise le gouvernement. Elma et Nathaniel sont des scientifiques qui travaillent pour le programme spatial récemment lancé par le président Dewey (la divergence historique est située quelque temps avant l'impact), et elle se rend vite compte que la quantité d'eau vaporisée par la météorite va modifier durablement le climat terrestre : après deux années de nuages épais, et les ravages afférents pour l'agriculture mondiale, la vapeur produira un effet de serre qui peut menacer la vie sur la planète. Raison impérieuse pour accélérer les préparatifs d'une base lunaire et d'une colonie martienne.

S'il est facile de convaincre le nouveau président des Etats-Unis de donner une énorme impulsion à la conquête spatiale, il est beaucoup plus difficile d'ouvrir les portes de l'administration spatiale aux femmes et aux Noirs, du moins pour y faire autre chose que jouer les utilités — calculateurs et assistants. Elma va s'y employer, en utilisant le puissant levier médiatique : son amie Betty écrit des articles de magazine pour faire avancer la cause, Elma elle-même se voit offrir un rôle dans une émission de vulgarisation scientifique à la télévision, et surtout elle n'est pas la seule femme à vouloir devenir astronaute, et dans tout le pays se créent des clubs de « dames astronautes ». Le combat n'est pas facile : les aspirantes-astronautes sont toutes des pilotes d'avion qualifiées, mais la presse ne s'intéresse qu'aux aspects accessoires de leur personnalité ou de leur apparence, et les baptise « astronettes » ; et surtout le responsable des vols habités, le Colonel

Parker<sup>4</sup>, qui connaît et déteste Elma depuis l'époque de la seconde guerre mondiale, est farouchement opposé à la présence de femmes dans l'espace.

Difficulté supplémentaire, Elma tente de faire accepter ses collègues étrangères ou noires, et se heurte à une discrimination feutrée. Sans oublier les difficultés qu'elle connaît à se faire accepter le Kansas City Negro Aeronautics Club, avec qui elle a désespérément besoin de faire alliance — l'évocation des aviateurs noirs de l'époque me ramène irrésistiblement à la saga bien réelle des pilotes de chasse de Tuskegee, qui formèrent une unité brillante (mais séparée des Blancs) dans l'aviation américaine à partir de 1944. Nathaniel et Elma sont eux-mêmes juifs, ce qui apporte une autre couche de complications, moins présente toutefois au cœur de l'intrigue.

Un autre combat compte plus : celui d'Elma contre ses propres phobies, notamment sa peur panique de parler en public, qui remonte à l'enfance. Mais sa mère (disparue lors de la chute du Météore) n'est plus là pour l'aider, et la recherche des fragments de sa famille est un autre fil du roman. Kowal a tout fait pour nous attacher à ses personnages, au point que — à mon goût — le roman peine sous la charge des intrigues secondaires, et avance moins vite qu'il le devrait vers une conclusion qu'on devine sans peine.

L'essentiel n'est pas là, évidemment, mais dans l'univers dans lequel l'autrice nous héberge, le temps de la lecture. Un univers qui nous immerge dans un passé rêvé, ce passé où le futur semblait encore une bonne idée. Kowal n'est pas la première en SF à adopter cette tactique qui relève plus de l'anachronisme créatif que de l'authentique uchronie, on pense à Baxter ou Héliot par exemple. Mais elle excelle dans l'ambiance et le détail, et on a envie de s'asseoir à sa table pour manger

---

4. Pour avoir ainsi nommé le méchant de son histoire, il faut que Kowal soit de ces fans d'Elvis ulcérés de la façon dont la carrière de leur idole a été saccagée par son manager...

la proverbiale tarte aux pommes de maman. J'ai comparé superficiellement Kowal à Leckie : ce sont sans conteste des autrices bien différentes, la seconde plus progressiste et la première plus nostalgique. Mais rien n'est aussi simple, et Kowal se sert du cadre de l'Amérique des années 1950 pour mettre en scène de façon très tranchée les débats idéologiques de notre époque : féminisme, relations entre les races, et même pédagogie du changement climatique (face à ceux qui le nient). Reste à savoir si les victoires morales emportées par Elma York paraissent vraisemblables dans un tel contexte !

En tout cas, voici un livre qui donnera le sourire aux amateurs de *hard SF*. Non seulement par son retour à l'époque qui nous a donné les romans de bonheur adolescent dans l'espace de Robert A. Heinlein, mais aussi par son accumulation de détails techniques sérieux — en lisant les scènes d'aviation, je me sentais parfois plongé dans l'équivalent d'une bande dessinée scénarisée par Jean-Michel Charlier<sup>5</sup>, et les questions aéronautiques sont traitées avec autant de soin. L'autrice reconnaît loyalement dans sa postface avoir bénéficié de beaucoup d'aide, mais le résultat final est plus que satisfaisant. On se retrouve plongé dans cette ambiance des pionniers de l'espace qu'a superbement recréé le film *Hidden Figures*<sup>6</sup>, consacré aux femmes noires qui étaient employées par la NASA comme *computers*, c'est-à-dire calculatrices à la main, et traitées de façon indigne. Certaines ont fini par prouver qu'elles surclassaient largement leurs supérieurs hiérarchiques blancs, et ont été les premières à programmer les *computers* électroniques quand ils sont arrivés dans l'aventure spatiale. Kowal explique dans la même postface avoir écrit le roman avant la sortie du livre *Hidden Figures*, en se fondant sur certaines des mêmes sources.

5. Tanguy et Laverdure, Buck Danny...

6. Theodore Melfi, 2016. Inspiré du livre du même titre de Margot Lee Shetterly.

Un peu de tout pour tout le monde dans ce livre, donc — choix périlleux, qui peut ne plaire *in fine* à personne. Mais de toute évidence, il a plu à beaucoup, et en particulier à l'auteur de ces lignes.

—Pascal J. Thomas

*Science-Fiction*

**Ann LECKIE**  
***Provenance***

Orbit, 2018, 440 p., £ 8.99

Première édition : Orbit, 2017

[langue : anglais]

Les coïncidences de mes lectures rattrapent parfois ma vie de modeste collectionneur. Après les invraisemblables bibliophiles turcs du futur mis en scène par Jordi Cervera<sup>7</sup>, voici une société entière obsédée par les souvenirs souvent insignifiants de son passé, la station Hwae d'Ann Leckie.

Hwae est un système humain indépendant, à la périphérie de l'empire Radch<sup>8</sup>. Indépendant des Radchaaï, mais surtout de leurs voisins plus proches et plus agressifs, les Omkem. Le système politique de Hwae repose sur des élections, mais surtout sur la domination par de grandes familles aristocratiques, qui se perpétuent par adoption bien plus que par reproduction biologique, en puisant dans le vaste réservoir de pupilles fourni par le système de crèches publiques. Ingray Aughskold est une de ces filles adoptées, qui sait que sa mère Netano, élue de haut rang, ne fera sans doute jamais d'elle son héritière : son frère Danach, lui aussi adopté, jouit d'un bien meilleur lignage d'origine, et s'est toujours montré condescendant avec elle, qui semble ne jamais comprendre les situations aussi vite que les gens qui

7. Dans *L'Enigma Perucho*, cf. chronique dans ce numéro de KWS.

8. Voir la trilogie Radch : *Ancillary Justice*, *Ancillary Sword*, *Ancillary Mercy*, chroniqués dans KWS n° 79, janvier 2017.



l'entourent. Mais l'impulsivité d'Ingray compense son manque de finesse, et elle parvient à surprendre tout le monde. À l'ouverture du roman, nous la trouvons sur Tyr Siilas – un autre de ces systèmes indépendants et périphériques, anxieux de se protéger d'Omken et Radchaai –, où Ingray vient de dépenser une fortune – tout l'argent qui lui restait – pour faire libérer Pahlad Budrakim d'une prison d'où on ne sort jamais, le système du *Compassionate Removal*. Pahlad a commis l'irréparable : voler les précieuses reliques (« vestiges ») détenues par son père Ethiad Budrakim, Prolocutor de l'assemblée Hwae, et pourrait détenir la clé d'un avantage politique pour Netano, éternelle opposante d'Ethiad. Hélas, à peine dégelé, son butin humain affirme à Ingray qu'il n'est pas le fameux fils dévoyé, mais rien qu'un modeste faussaire. Ce en quoi il est plus faux encore qu'il ne le dit.

Au gré du roman, nous verrons bien d'autres choses et bien d'autres gens décevoir nos attentes. Ainsi procède l'écriture de Leckie : en bonne romancière d'action, elle démarre *in media res* et nous plonge dans une réalité que nous acceptons d'autant plus facilement que les phrases pour la décrire sont dépouillées. Puis, à intervalles réguliers, elle ouvre des trappes sous nos pieds, et nous fait basculer dans des coulisses insoupçonnées. Elle n'est pas la seule à procéder ainsi – mais elle le fait très bien. Ainsi aux problèmes familio-politiques d'Ingray, à l'inquiétude du capitaine Tic Uisine (personnage sympathique mais équivoque, qui fuit les Geck, des aliens qui ont sans doute de bonnes raisons de lui en vouloir), à la recherche des vestiges des Budrakim, vient s'ajouter une intrigue policière et, très vite, la dénonciation d'une erreur judiciaire en gestation. Et une intrigue amoureuse ou deux pour faire bonne mesure. Inconvénient : tout nouveau problème (ou fil de l'intrigue) qui se présente détourne l'attention des personnages, et du lecteur, des chantiers

ouverts quelques pages plus tôt. Mais l'auteur tient ses fils bien en main.

Un de mes amis du domaine de l'imaginaire, dont je respecte le goût bien plus cultivé que le mien tout en renonçant souvent à le partager, me confiait récemment ne pas supporter les romans de Leckie, qu'il voit comme pure histoires de guerre. Si à l'instar de Clausewitz on voit la guerre comme le prolongement de la politique par d'autres moyens, d'accord. Mais je vois les romans du cycle Radch, et plus encore celui-ci, avant tout comme des récits d'intrigue politique. On ne sera pas surpris, si on a déjà lu l'autrice, que celle-ci se livre au passage à une critique de la peine de mort ou interrompe des situations d'extrême tension pour décrire l'humanité et les scrupules d'adversaires que l'on aurait aisément pris pour des gredins sans foi ni loi. On croise même une phrase qui sonne comme une commémoration précoce et incongrue du cinquantenaire du festival de Woodstock : « Maybe if we all cry hard enough, the room will flood and it will short out the mechs » (en 1969, il s'agissait d'avoir moins d'eau, et non davantage, et on scandait « No rain »<sup>9</sup>). Ici, le personnage fait preuve d'humour en face d'une situation qui semble désespérée, les mechs en question – des robots biologiques – étant téléguidés par des militaires qui ont capturé la protagoniste et ses compagnons.

Plus que les précédents, ce roman me semble avoir une forte dette envers Philip K. Dick, et plus particulièrement *Le Maître du Haut Château*, pour ses considérations sur les reliques. On se rend compte qu'il y a peu de chances que les plus révérees d'entre elles soit physiquement authentiques – elles sont apparues trop tard dans l'histoire, et à des moments trop opportuns. Songez à notre propre histoire et à la fameuse Loi Salique, faux fabriqué pour entretenir des prétentions dynastiques (ou entraver

9. En réponse à annonceur sur scène qui avait lancé « Hey, if we sing really hard, maybe we can stop this rain ».



celles des rivaux). Ou à la couronne « de Charlemagne » que ceignaient, il fut un temps, les rois de France. L'intrigue tourne en partie autour du *Rejection of Further Obligations* : suprême impertinence, c'est une version interstellaire de la *Declaration of Independence* avec Hwae dans le rôle des colonies d'Amérique et Tyr dans le celui du royaume d'Angleterre. Mais il est bien expliqué que si l'objet est douteux, le texte est lui authentique, et un faux qui a été accepté pendant longtemps acquiert en lui-même une valeur sentimentale. Fascinantes évolutions du fétichisme de l'objet !

Autre aspect furieusement dickien, les quiproquos que permet l'emploi de mechs téléguidés par des pilotes qui dissimulent leur identité, et peuvent éventuellement contrôler simultanément plusieurs de ces machines vivantes (et protéiformes). Je vous laisse découvrir par vous-mêmes les chausse-trappes que cela entraîne. Un point est propre à Leckie : c'est quand ils parlent que les mechs, par la façon qu'ils ont de s'exprimer, trahissent l'identité de leur contrôleur. Et c'est encore plus marqué, et plus drôle, quand un programme de traduction automatique est en jeu. Leckie en profite pour replacer des phrases comme celles qui nous avaient tant plu (et à tant de gens) dans la bouche de l'interprète du cycle d'*Ancillary Justice*. Une fois de plus, la réalité est fuyante, ici elle se tord dans le prisme du langage.

Une protagoniste vulnérable et attachante (Ingray est trop grosse, trop naïve, trop « peuple » par ses origines – et elle s'en tire quand même !), une ribambelle de retournements, des morceaux de bravoure langagiers, et un regard sur la complexité des rapports humains : j'ai lu ce roman avec une explosion de plaisir même pas coupable.

—Pascal J. Thomas

Essai

**Alec NEVALA-LEE**  
***Astounding***  
**John W. Campbell, Isaac Asimov, Robert A. Heinlein, L. Ron Hubbard, and the Golden Age of Science Fiction**

Dey St., octobre 2018,  
 534 p., \$ 28.99

[langue : anglais]

Les sacrements sont-ils valides quand ils sont administrés par un prêtre en état de péché ? La question a longtemps tourmenté le christianisme, au moins depuis le succès de l'hérésie donatiste en Afrique du Nord au I<sup>er</sup> siècle, qui donna bien des maux de tête à l'empereur Constantin et à Saint Augustin. Elle a été remise sur la table par les dualistes du Languedoc (les « Cathares ») et par Martin Luther, entre autres : comment accepter que les paroles et les rituels censés transmettre le Bien soient le fait d'un individu dont on connaît les graves défaillances ? Ou en langage moderne, à l'intention des lecteurs de *KWS* qui ne seraient pas suffisamment versés en théologie, peut-on prendre plaisir aux films de Roman Polanski<sup>10</sup> si on pense à lui comme un violeur de jeunes filles ?

Si nous acceptons que la science fiction telle que nous la connaissons est, ou a été, un courant littéraire intéressant, ou tout au moins qui nous donne du plaisir ; si nous acceptons, comme une majorité des observateurs, qu'elle a été formée de façon décisive au cours d'un « Âge d'Or » qui se manifeste avec le numéro de juillet 1939 de la revue *Astounding Science Fiction* ; et si comme on peut le penser, ce tournant a beaucoup à voir avec la personnalité de son nouveau rédacteur en chef (depuis

10. Substituer ici le nom de votre choix, pour autant qu'il soit celui d'un créateur aux agissements douteux, voire condamnés par décision de justice.

octobre 1937), alors nous sommes obligés de nous pencher sur la personnalité problématique de John W. Campbell, Jr.

La question a été abondamment médiatisée en août 2019 : depuis 1973, un John W. Campbell Award est décerné en même temps que les Hugo pour le meilleur nouvel auteur. Sa lauréate en 2019, Jeannette Ng, a violemment attaqué John Campbell, et le choix de nommer le prix d'après lui, au cours de son discours d'acceptation. Grand tumulte s'en suivit, qu'il m'est impossible de résumer ici. Toujours est-il que le sponsor du prix, et actuel propriétaire de la revue *Analog*<sup>11</sup>, Dell Magazines, prit promptement la décision de changer le nom du prix en *Astounding*. Décision astucieuse, qui leur permet de toujours afficher un nom en relation avec eux, tout en détournant la focalisation depuis l'homme vers l'œuvre. Ironie suprême, Campbell lui-même détestait le nom *Astounding Stories*, qu'il a modifié très tôt en *Astounding Science Fiction*, puis en *Analog Science Fact & Fiction* en 1959 quand un changement de maison-mère lui en a offert l'opportunité.

Alec Nevala-Lee a en un sens devancé cet astucieux changement d'éclairage en titrant *Astounding* un livre clairement organisé autour de la carrière de Campbell, et en complétant son propos<sup>12</sup> par des biographies en pointillé et en interaction d'Asimov, Heinlein et Hubbard. A titre personnel, je regretterai qu'il n'ait pas jeté le filet un peu plus loin pour inclure Sturgeon et Van Vogt ; tous deux sont mentionnés plus d'une fois en passant dans le livre, et les quelques anecdotes rapportées suggèrent qu'il aurait eu bien plus à dire.

Nous pouvons maintenant reformuler et préciser notre question liminaire : Campbell était-il vraiment un « fasciste » ? A-t-il vraiment influencé les œuvres de ses auteurs, et ainsi produit une SF politiquement pernicieuse, qu'il

faudrait se méfier de lire ? Et on peut répondre respectivement que non, mais qu'il était raciste, autoritaire, et, ce qui est encore pire à mes yeux, prêt à croire au charlatanisme tout en se réclamant de la science et à sermonner ses interlocuteurs pendant des heures pour les convaincre — alors même que ceux-ci connaissaient souvent bien mieux que lui les sujets qu'il abordait. Et que oui, il a énormément influencé ses auteurs, en ce sens qu'il n'a pas cessé de leur proposer des idées, voire des synopsis de récits — mais que non, le résultat final n'a pas toujours reflété ses opinions, loin de là : il appréciait aussi, tout au moins au début, de travailler avec auteurs qui étaient meilleurs que lui, qui lui résistaient, et qui produisaient finalement des récits qui réfutaient ses thèses.

Le livre de Nevala-Lee se dévore comme un roman. Voire plus. Depuis les origines de ses protagonistes — tous issus de petites villes au cœur des USA, à l'exception notable d'Asimov, arrivé enfant de Russie et qui passe sa jeunesse à Brooklyn dans un milieu d'immigrants — jusqu'à leurs fins de vie marquées par le succès, la richesse, et la maladie — à l'exception notable de Campbell, resté en retrait derrière ses auteurs et décédé relativement jeune (à 61 ans, en 1971). En chemin, plusieurs épisodes-clé sont explorés en détail. Il nous manquera toujours, hélas, une réponse définitive à la question « qui a créé les Trois Lois de la Robotique ? », Asimov les créditant à Campbell, Campbell affirmant qu'elles étaient déjà contenues dans les récits de son auteur, et toute trace écrite d'un premier brouillon faisant défaut. Nous savons par contre que Campbell est intervenu à plusieurs reprises dans la confection du cycle de *Fondation*, en suggérant la psycho-histoire (qui correspondait à ses préoccupations de longue date), et la seconde fondation.

11. Continuation d'*Astounding*, comme on le sait.

12. L'opinion d'Eric Picholle, plus autorisée que la mienne, est que ce choix fut aussi guidé par la relative pénurie de données sur la vie de Campbell.

De même Campbell a poussé Heinlein à structurer ses nouvelles en Histoire du Futur, et de façon plus douteuse, lui a fourni tout l'argument du roman *Sixth Column*, sous forme d'une de ses novellas — restée inédite jusqu'après sa mort. Heinlein a d'ailleurs regretté cette œuvre, qu'il a essayé à grand peine de rendre moins raciste (un de ses éléments étant que les Asiatiques sont des traîtres par nature). Heinlein, qui avait ses propres rigidités, et un grand respect pour la hiérarchie militaire et la compétence scientifique, s'est lassé assez vite de Campbell durant les années 1950.

L'expérience de la Seconde Guerre Mondiale a été déterminante pour le groupe suivi par Nevala-Lee<sup>13</sup>. Hubbard arrive à s'engager dans la Navy, il s'embarque, ses états de service seront désastreux, mais ses infinies capacités d'affabulation lui permettent d'en tirer grand prestige auprès des autres. Heinlein, Asimov, et De Camp travaillent au Philadelphia Navy Yard, mettant leur formation scientifique au service de l'effort de guerre. Campbell voudrait bien en faire autant, il est recalé, mais ne cesse d'espérer que sa revue jouera le rôle d'un laboratoire à idées pour les militaires. C'était la vision totalement illusoire de quelqu'un qui avait certes certaines connaissances, mais restera toujours un amateur en matière scientifique — il avait étudié au MIT, où il s'était lié avec le célèbre mathématicien Norbert Wiener, mais n'avait pas réussi à y terminer sa licence, finalement achevée à Duke University.

Campbell avait toujours affirmé que ses auteurs se devaient d'éviter en temps de guerre d'écrire des idées qui pourraient servir à l'ennemi (après tout, on découvrit après le conflit que Wehrner von Braun était un de ses abonnés !) Désireux de marquer un grand coup, il fait écrire par Cleve Cartmill une histoire, médiocre,

titrée « Deadline » qui incorpore force détails techniques sur la réalisation d'une bombe nucléaire, glanés dans ce qui était disponible dans les revues scientifiques avant guerre, et pas au fait des dernières avancées du Manhattan Project. Le rédacteur-en-chef sait, grâce à la concentration des adresses de ses abonnés, qu'il doit y avoir un laboratoire secret au Nouveau-Mexique où on lit beaucoup *Astounding*, et ça ne rate pas : le FBI lui rend visite, menace de le censurer, y renonce pour ne pas faire de vagues. Campbell en fera un titre de gloire, et en tirera une certaine aura pour lui et la SF après-guerre, même si en l'occurrence rien n'avait été inventé ni prédit.

En ce qui concerne la relation de Campbell, et de la SF telle qu'il l'envisageait, avec la science, les choses se gâtent sérieusement à partir de la fin des années 1940. Il y a son obsession pour les pouvoirs psi, auxquels il croit, au-delà de leur usage dans la fiction, il y aura des dispositifs totalement ahurissants comme la « propulsion Dean » et le « dispositif Parker », mais il y eut surtout la dianétique. Au départ en 1949, L. Ron Hubbard s'est sorti lui-même d'une période dépressive et vient l'expliquer à Campbell. Ce dernier est en train de se séparer de son épouse Doña (origine du pseudonyme Don A. Stuart, sous lequel étaient sortis ses meilleurs récits), tombe sous l'influence, et élabore avec lui ce qu'ils présentent comme une nouvelle science de l'esprit. Les revues médicales refusent leur article, peu importe, *Astounding* le publiera, et aidera au lancement de la Dianetics Foundation, dont Campbell sera un des dirigeants (et grâce à laquelle il rencontre sa nouvelle épouse). Hubbard et Campbell finiront par se brouiller — comme le fait remarquer ironiquement Asimov, « il n'y avait pas la place pour deux Messies », le premier convertira son mouvement en religion sous le nom de scientologie, mais la responsabilité du second dans l'origine

13. Van Vogt, sujet canadien et à la très mauvaise vue, et Sturgeon, dépressif, resteront hors du coup, et c'est peut-être une autre clé de leur relative absence de cet ouvrage.

d'une des grandes escroqueries du siècle est tout aussi grande.

En matière d'histoire, tout aussi important que ce que nous savons est de savoir comment nous le savons. Les sources sur Campbell résident dans son abondante correspondance, heureusement archivée, et partiellement publiée, quoiqu'un peu en vrac, par Perry A. Chapdelaine ; Heinlein et surtout Asimov ont écrit sur eux-mêmes, et si rien de ce que raconte Hubbard sur sa propre vie n'est digne de confiance, il a fait l'objet de nombreux ouvrages. Nevala-Lee a convoqué de nombreuses autres sources, en fouillant dans les archives, en écoutant les nombreuses personnes encore vivantes qui ont interagi avec les protagonistes. Si son récit est ininterrompu et passionnant, il liste aussi ses sources pour chaque anecdote dans les quatre-vingts pages de notes, et fournit une impressionnante bibliographie. Son livre, même s'il donne envie d'en savoir toujours plus sur son sujet, est déjà un splendide chef-d'œuvre d'érudition et de narration.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, le concile de Trente, en réaction à la Réforme, posait la doctrine du *ex opere operato* : par son exécution, et par l'intention des participants, le sacrement est valide et agissant, indépendamment des défauts du ministre du culte. L'impact d'*Astounding* sur la SF, désormais inséparable de son patrimoine génétique, suggère que la SF fonctionne comme les sacrements catholiques, et dément les donatistes. Elle a survécu, merci pour elle, a poursuivi son évolution en s'éloignant de l'influence de Campbell, avec *Galaxy* et *Fantasy & Science Fiction*, et en progressant souvent dans son respect de la méthode scientifique. Les chefs-d'œuvre des années 1940 restent avec nous, ont connu des suites, et foule d'imitateurs. Mais aussi et surtout des auteurs qui ont développé avec talent les mêmes idées dans de nouvelles directions.

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

**Bruno POCHESCI**  
***L'espace, le temps et  
au-delà***

Flatland, novembre 2019,  
278 p., 16 €

[langue : français]

Une couverture dessinée par J.-P. Andrevon, une préface de J.-P. Fontana et un presque-antécédent de J.-P. Aldiss (pardon – Brian, voir *L'espace, le temps et Nathanaël*, Denoël, 1957) avouez que ce n'est pas mal pour un recueil de nouvelles (14, dont deux inédites).

Deux points communs à tous ces textes : l'humour et le sexe... Et je dois avouer que ces deux points sont bien nécessaires pour faire passer la noirceur de ce qui est dit par les récits : problèmes climatiques, clonage, invasion, fin de monde, voyage dans le temps, fin de l'univers, épidémie, etc. Parfois un exemple que j'appellerai l'effet Salgado – du nom du photographe qui réussit d'esthétiques photos de la misère et du drame – comme « Fille des Vents » peut donner une « belle » image du massacre des migrants nord-sud. Parfois des références cinématographiques en titre de chapitre (« Ascension pour les fâcheux », « Tout ça pour ça », « Solo ») rehaussent le dramatique des actions. Parfois un jeu de mots à l'intérieur du texte donne à son titre une autre dimension : « Entrée, plat, dessert » pour un hommage à un mot bien de chez nous chanté par Brassens et Aragon... Parfois on se demande quelle mémoire, quelle connaissance aidera le lecteur à comprendre : du Bogdanox pour raffermir les chairs ou un certain Joaquim Bassinger, petit camarade de jeu (de mots) d'un certain Tammer, Nick (comme dit l'auteur : ça ne s'invente pas!) Parfois il faut un certain temps pour assimiler : « Mais, mais... – Fais pas chier avec ta

grand-mère ! » ; ou bien : « Omar ! Pense à autre chose ! Ne te laisse pas... Tué ! »

C'est mon camarade Figaro qui disait : « Je me presse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer », peut-être que c'est aussi la devise de Bruno Pochesci.

—Noé Gaillard

• cette chronique est une version très sensiblement différente de celle publiée sur Daily Passions, <https://www.daily-passions.com/>

*Science-Fiction*

**Rudy RUCKER**  
***Surfing the Gnarl***

PM Press, « Outspoken Authors Series » 7, 2012, 128 p., \$ 12.00

[langue : anglais]

PM Press est un éditeur californien consacré aux livres militants ou qui, d'une façon ou d'une autre, secouent le cadre social. La collection « Outspoken Authors », dirigée par Terry Bisson, publie de minces volumes qui combinent nouvelles et essais d'un même auteur — beaucoup d'entre eux relevant de la SF, version remuante. Rucker, avec son humour décuplé et ses situations invraisemblables, est parfait dans le rôle.

Cette petite tranche de Rucker est une bonne façon de découvrir l'auteur, même si elle ne met en valeur ni les mathématiques ni l'informatique, motifs majeurs de son œuvre — motifs logiques, si on considère que le job qui l'a nourri pendant des années a été d'enseigner les unes ou l'autre, et que sa vision du « trans-réalisme » implique la mise en scène de l'auteur lui-même et ses proches comme personnages (sous une forme toujours transformée, souvent grotesque). Ici les vieux habitués alcooliques du village se révèlent être des monstres surnaturels (« The Men in the Back Room at the Country Club ») ; et un jeune adulte en dérive claque son héritage dans un

téléphone-robot qui est une escroquerie, mais lui permettra finalement de devenir riche en sollicitant un financement participatif pour diffuser *urbi et orbi* ses ébats sexuels (« Rapture in Space »). Si on considère que ce texte date de 1989, il faut reconnaître qu'il a été plus clairvoyant que 99% de la SF dite sérieuse !

Bien entendu les deux nouvelles ont déjà été publiées ailleurs, et reprises dans des recueils de l'auteur (respectivement *Mad Professor* et *Gnarl!*). L'entrevue avec Terry Bisson est elle inédite, et stimulante, de même que l'essai « Surfing the Gnarl ». Il faudrait en venir, d'ailleurs, à définir ce fameux *gnarl* — à l'origine, c'est un nœud dans le bois ; les surfeurs se sont emparés du terme et fait un usage immodéré de l'adjectif *gnarly*. Rucker reprend le substantif pour désigner le point de complexité à partir duquel le déterminisme ne permet plus la prédiction — je dirais le chaos, au sens mathématique du vocable. Et c'est sur la crête de ce chaos que Rucker situe ses fictions. Il faut que je me réintéresse à Rucker, et ce recueil a de quoi mettre en appétit.

—Pascal J. Thomas

• PM Press propose des lots de ses recueils sous forme de *bundles* électroniques, à prix réduit. Vous pouvez visiter [www.pmpress.org](http://www.pmpress.org), rubrique « Combo Packs ».

*Fantastique*

**Tade THOMPSON**  
***Les meurtres de Molly Southborne***  
***(The Murders of Molly Southbourne)***

Le Béliar', « Une heure-lumière »  
n° 18, avril 2019, 140 p., 9,90 €

[langue : français ; traduction de Jean-Daniel Brèque]

Dans un monde où la natalité est en baisse, Molly Southbourne est, depuis sa plus tendre enfance, victime d'une bien



étrange malédiction. Chaque fois qu'elle saigne, son sang génère une copie presque conforme d'elle-même, une *molly*, qui se révèle le plus souvent agressive. Ses parents lui ont donc appris à se défendre. Pour survivre, Molly doit tuer toutes les *mollys* qui apparaissent. Cela ne l'empêche nullement de mener une vie presque normale, de suivre des études et d'avoir des amants. Mais, il lui est interdit de baisser sa garde. Lorsque cela lui arrive, cela a toujours des conséquences dramatiques.

S'inspirant tout à la fois de l'actualité, la baisse de la fertilité masculine et les progrès de la génétique, et des grands classiques de la littérature fantastique, à commencer par le *Frankenstein* de Mary Shelley, Tade Thompson crée un personnage aussi monstrueux que fascinant. Et, au-delà de la Molly Southbourne originale, les autres *mollys*, même si elles ne sont souvent qu'esquissées, donnent à réfléchir. S'agit-il de clones, de doubles ou de doppelgängers ? Tade Thompson livre son explication à ce phénomène, mais le lecteur reste libre de se forger sa propre autre opinion. Un peu à la manière de Stephen King, Tade Thompson sait comment rendre captif son lectorat et il faut bien moins d'une heure-lumière pour dévorer *Les Meurtres de Molly Southbourne*. Des qualités reconnues par l'African Speculative Fiction Society qui a attribué son Nommo Award de la meilleure novella 2018 à ce texte de Tade Thompson.

Court récit horrifique, bourré de mystères, *Les Meurtres...* donne véritablement envie de découvrir plus avant l'univers de Molly Southbourne et les autres mondes imaginés par Tade Thompson. Et cela tombe fort bien puisque les Éditions J'ai lu proposent *Rosewater*, un roman de l'auteur, sous leur label Nouveaux Millénaires.

—Philippe Paygnard

Science-Fiction

**Tade THOMPSON**  
***Rosewater***  
**(*Rosewater*)**

Nouveaux Millénaires (un label J'ai lu), avril 2019, 384 p., 19 €

[langue : français ; traduction de Henry-Luc Planchat]

La ville de Rosewater est née autour de cet étrange biodôme extraterrestre apparu, une vingtaine d'années plus tôt, au cœur du Nigéria. Ce dôme ne s'ouvre qu'une fois par an et dispense des guérisons inexplicables et miraculeuses à celles et ceux qui l'approchent à ce moment précis. C'est dans cette ville champignon que vit Kaaro. Il fait partie de ces dizaines de personnes qui ont acquis de mystérieux pouvoirs depuis l'arrivée de cette chose extraterrestre. Il a fallu du temps à Kaaro pour se rendre compte qu'il possédait de telles capacités. Plus jeune, il pensait que c'était la chance et d'étranges prémonitions qui lui permettaient de voler les riches et donner aux pauvres (à commencer par lui). Il finit par découvrir que ses intuitions sont en réalité la manifestation de facultés psychiques dus à des parasites fongiques extraterrestres. Repéré par les autorités, Kaaro est contraint d'intégrer la Section 45. Grâce à ses capacités, il peut aider à lutter contre le terrorisme qui menace le pays, en lisant les pensées des suspects. Cependant, lorsque les personnes dotées de pouvoirs comme lui commencent à mourir, les choses se compliquent pour Kaaro.

Coïncidence de l'édition, deux œuvres de Tade Thompson paraissent en ce mois d'avril 2019 : le roman *Rosewater*, chez Nouveaux Millénaires, et la novella *Les meurtres de Molly Southbourne*. Le romancier anglais d'origine nigériane y développe deux concepts complètement différents, l'un jouant avec les codes de la SF et l'autre avec ceux du fantastique. On peut constater que les descriptions de la



xénosphère, qui donne ses capacités spéciales à Kaaro, rappellent le *cyber-space* du *Neuromancien* de William Gibson. L'auteur américain inventait alors un univers au-delà de la réalité et du quotidien, Thompson crée sa contrepartie fongique et lui impose de sévères limitations. Même si Kaaro peut adopter l'apparence de son choix dans ce monde virtuel, devenant assez souvent un Griffon terrifiant, il suffit de créer un environnement stérile ou d'empêcher le moindre contact physique pour priver Kaaro de tous ses pouvoirs.

Tade Thompson situe l'action de son récit en 2066 et invite à découvrir une Terre sérieusement impactée par les premiers rencontres entre l'humanité et des créatures non-humanoïdes extraterrestres. Pour aider le lecteur à mieux appréhender cet univers complexe, Thompson adopte une narration alternée, tout en conservant Kaaro comme personnage central : on passe ainsi de Kaaro enquêteur vétérinaire de la Section 45 à Kaaro petit voleur à la tire, puis à Kaaro agent débutant de la Section 45. Ces flash-backs permettent de faire le point sur la chronologie des contacts extraterrestres. En 1975, une première créature arrive à Lagos et survit 106 jours avant de se décomposer. En 1998, une seconde tombe près de Hambourg et disparaît au bout de dix-huit mois. En 2012, une troisième s'écrase sur Londres, puis migre vers le lieu qui devint Rosewater. Ces arrivées successives incitent les États-Unis à se replier sur eux-mêmes, s'isolant définitivement du reste du monde.

Bien évidemment, ce n'est pas parce que l'action se passe dans le futur que Tade Thompson ne profite pas de l'occasion pour évoquer le Nigéria d'aujourd'hui, avec ses richesses et ses ressources naturelles (pétrole, gaz), mais aussi ses problèmes de corruption des élites politiques et les relations tendues entre les diverses ethnies qui composent la population.

Premier volet d'une trilogie, *Rosewater* fait d'abord irrésistiblement songer à un clone bio de *Neuromancien*, mais, au fur et à mesure des différents chapitres et flash-backs, le lecteur se retrouve face à une invasion extraterrestre qui prend la plus originale des formes. Ce n'est donc pas pour rien que Tade Thompson a obtenu le Nommo Award du meilleur roman 2017 délivré par l'African Speculative Fiction Society.

—Philippe Paygnard

*Science Fiction*

## ***Bifrost* n° 94**

Revue dirigée par Olivier Girard,  
éditions du Béal, avril 2019,  
196 p., 11 €

En consacrant ce numéro à John W. Campbell, Jr., la rédaction de *Bifrost* ne se doutait sûrement pas de la polémique qui allait éclater moins de six mois plus tard — Jeannette Ng, lauréate du prix baptisé du nom du célèbre rédacteur en chef, attaquant violemment et de façon ignorante<sup>14</sup> la figure tutélaire lors de son discours d'acceptation, et la polémique résultante qui aboutirait au hâtif changement de nom de cette distinction destinée aux nouveaux auteurs<sup>15</sup>. S'il est indéniable que les hiérarchies de valeurs changent avec le temps comme autant de modes, ce numéro de *Bifrost* aide à nous rappeler, en nous donnant à lire quatre lettres du bonhomme adressées à Theodore Sturgeon, Forrest J. Ackerman, Robert A. Heinlein et Isaac Asimov, que Campbell dépassait largement les limites de l'acceptable déjà à son époque, avec ses points de vue sur l'esclavage, et sur les relations entre les « races » ou entre les

14. Elle a traité Campbell de fasciste, ce qui est à tout le moins approximatif, et lui a attribué la direction d'*Amazing Stories*, ce qui est franchement ridicule.

15. Voir dans ce numéro ma chronique sur le livre d'Alec Nevala-Lee, *Astounding*.

sexes. Nous savons aussi qu'il se laissa embarquer dans nombre de charlataneries pseudo-scientifiques, dont la pire — parce que la plus réussie — fut la dianétique, qu'il aida grandement à créer (et que L. Ron Hubbard transforma en scientologie quand les deux fondateurs ne s'entendirent plus).

L'article-profil de Francis Valéry sur Campbell passe l'éponge un peu vite, mais je lui reprocherais surtout un certain déséquilibre — il passe beaucoup de temps sur des périodes assez courtes, en arpenant d'autres à grandes enjambées. Disons qu'il ne peut pas s'empêcher de nous livrer une foule de détails bibliographiques sur les revues de l'époque, entre 1926 et les années 1950 ; mais c'est ainsi qu'il est passionnant, et éblouissant d'expertise.

Campbell fut aussi écrivain, relativement maladroit sous son propre nom, et plus prenant sous le pseudonyme de Don A. Stuart. Philippe Boulrier nous brosse un tableau de la partie de cette œuvre qui a été traduite en français, tandis que Thomas Day fait le point sur les multiples adaptations cinématographiques de sa nouvelle de loin la plus connue, « Who Goes There? » qui devint à l'écran *La Chose d'un autre monde*.

Tous ces articles fort instructifs sont complétés par les habituelles et abondantes rubriques de *Bifrost*. J'ai un faible pour les vulgarisations de Lehoucq, et dois confesser une petite déception cette fois-ci, l'article co-signé avec Landragin ne m'ayant pas, pour une fois, passionné. Je me suis plongé sporadiquement dans les chroniques de livres et de revues, et dans les bruits du milieu, qui de nos jours ne me parviennent plus qu'assourdis.

Le numéro est bien sûr complété par une poignée de nouvelles. Laurent Queyssi avec « Les nouvelles aventures de Flip-Flop » donne un texte de fantastique subtil qui vaut surtout par sa description aigüe, derrière une ribambelle de pseudonymes qui signalent plus qu'ils ne dissimulent, du milieu actuel de la bande

dessinée. Sam J. Miller livre un texte court et étrange, aux confins de l'horreur et de la SF, qui rend un hommage direct à cette brave *Chose d'un autre monde* dont nous parlions. Michael Rheyss<sup>16</sup>, dans « Le triangle de Lavrentiev », procède à la fois d'un *steampunk* qui serait resitué dans le 20<sup>e</sup> siècle et de l'Histoire secrète techno-logique et littéraire. Un jeu, mais un grand jeu fascinant et nostalgique, avec pour personnages les auteurs campbelliens que furent Arthur C. Clarke, Isaac Asimov et Robert Heinlein.

Enfin à tout seigneur tout honneur, *Bifrost* republie dans une traduction révisée « Le Ciel est mort », nouvelle parue elle aussi sous le nom de Don A. Stuart, tout emplie de la nostalgie de la lointaine fin du monde. L'intrigue est mince et bringuebalante, mais le texte tient par sa description d'un univers ratatiné comme une vieille pomme, enseveli de neige, et pourtant encore habité par quelques vaillantes machines... On pourra vouloir assigner aux revues une mission prioritaire de découverte de nouveaux talents ; consolider sa connaissance du passé n'est pas désagréable non plus par moments, d'autant plus qu'il existe, ou du moins on le souhaite vivement, une vaste frange de nouveaux lecteurs pour qui John W. Campbell représente une découverte, sinon une nouveauté. Bel ouvrage, donc, à consulter en utile complément à l'ouvrage de Nevala-Lee.

—Pascal J. Thomas

16. Pseudonyme déjà utilisé il y a vingt ans par Ugo Bellagamba, dont il est difficile de penser qu'il ait pu être usurpé par qui que ce soit d'autre, malgré les minauderies de la présentation dans la revue...

Science-Fiction

## **Finalistes du Prix Rosny aîné 2019**

Quarante-Sixième Convention  
Nationale Française de Science-  
Fiction, Isle-sur-la-Sorgue,  
22-25 août 2019, 180 p., hors  
commerce.

Au sommaire de ce recueil, les finalistes du Prix Rosny aîné 2019, catégorie nouvelles :

Stéphane CROENNE, « Ne signe pas ça, Chloé ! », in *Etherval* n° 12.

Catherine DUFOUR, « Sans retour et sans nous », in *Dimension Technoscience @venir*, Rivière Blanche.

Laurent GENEFORT, « Conatus », in *Utopiales 2018*, ActuSF.

Léo HENRY, « Écouter plus fort », in *Bifrost* n° 91.

Sylvain LAMUR, « Les Chants de l'engoulement », in *Galaxies* n° 56.

Christian LÉOURIER, « Vue en perspective du Jardin des Plantes », in *Dimension Paris*, Rivière Blanche.

Christophe OLRÉY, « Le Luck ou la vie », in *AOC* n° 50.

...suivis de :

Antoine Palazi, « L'effroyable incident d'Amiens », prix Aristophane 2018 (pièce de théâtre en un acte).

La production 2018 nous offre des finalistes du Rosny aîné qui témoignent d'un certain régime de croisière de la science-fiction francophone – science-fiction, ai-je bien dit : ni fantastique ni *fantasy* ne sont au programme cette année. Une majorité d'auteurs confirmés, issus de diverses générations de la communauté, publiés dans les endroits dont nous avons l'habitude : anthologies de Rivière Blanche, pérenniale anthologie

des Utopiales, revues amatrices ou plus professionnelles.

Aux huit textes de la sélection du Rosny aîné vient s'ajouter une pièce de théâtre en un acte d'Antoine Palazi, « L'effroyable incident d'Amiens ». C'est une aimable variation lovecraftienne sur fond de Première Guerre Mondiale.

Au rayon des auteurs confirmés, je rangerais déjà Léo Henry. Son « Écouter plus fort » est de ces récits qui, comme ceux de R. A. Lafferty, me laissent dans l'indécision : est-ce que je n'y comprends pas grand chose parce que je suis trop bête ou trop pressé, ou l'auteur aurait-il un tantinet surchargé la barque de l'exotisme et de l'évocation magique ? Quoiqu'il en soit, je n'ai pas réussi à rentrer dans ces échanges entre animaux parlants.

Autant Genefort que Dufour jouent avec des évolutions technologiques qui touchent aux préoccupations de l'époque. La deuxième le fait très directement, dans un texte rédigé pour une anthologie de Thierry Bosch & Jean-Claude Dunyach présentée par le LAAS (le plus gros laboratoire propre du CNRS ; orienté vers la robotique et une foule de sujets connexes, situé à Toulouse). Les robots sous la plume de Dufour, tels des chats mécaniques, se révèlent une efficace source de perturbation. Le tout est servi avec l'humour acerbe que l'on connaît à l'autrice, sur fond de relations familiales compliquées, et ça marche, hum, comme sur des roulettes. Genefort pétrit la biotech, aidée par une dose d'irruption extraterrestre : les Entasi ont le bon goût d'avoir une morphologie bourgeonnante qui permet la confection de corps de rechange pour humains usagés. Ce petit miracle n'a toutefois pas l'heur de plaire aux religieux réactionnaires de tous bords, et le récit – à l'instar de celui de Dufour – met en scène deux frères qui ne sont pas du même avis sur la question. Comme toujours chez Genefort, nous dégustons du très bien agencé, mais j'aurais une petite réserve liée au caractère précipité de la fin du texte. Je ne peux m'empêcher

de me demander si un roman ne se dissimulait pas derrière cette nouvelle. Elle a dû être écrite pour coller au thème du corps, qui était celui des dernières Utopiales, et il se pourrait que la compétence l'y emporte sur l'élan créatif. Mais ne boudons pas notre plaisir.

Auteur beaucoup moins connu, Stéphane Croenne brode aussi sur le corps. Mais retourne la situation : la technologie, et le commerce afférent, ne sont plus au service du corps de l'individu, c'est le corps de chacun qui devient objet de commerce, fût-ce aux dépens de la vie de son propriétaire et habitant. De quoi donner froid dans le dos, mais l'idée n'est pas si neuve (pensez à Patrice Duvic et son *Naissez, nous ferons le reste*), et la chute en forme de cruelle coïncidence se devine assez vite. Les votants du Prix Rosny aîné n'ont pas eu les mêmes préventions que moi, puisque ce texte a été couronné cette année.

Christophe Olry souffre lui aussi d'un déficit de réputation, et a publié sa nouvelle dans *AOC*, revue du club Présences d'Esprit que je ne peux m'empêcher de considérer comme un banc d'essai (ce qui est sans doute injuste au bout de cinquante numéros). Sa société future est fondée sur une sorte de marché permanent du luck, qui est une chance bien réelle et matérialisée. On aime s'identifier au protagoniste d'une histoire, et celui d'Olry est, à dessein, trop haïssable pour que ce soit possible ici, pour moi en tout cas. N'étant pas non plus très convaincu par le contexte mis en place par l'auteur, je ne suis guère rentré dans le texte, mais il a le mérite de tenter un monde original.

Restent deux textes, par un auteur nouveau, mais dont on a plus d'une fois parlé dans *KWS*, Sylvain Lamur, et l'autre largement confirmé, Christian Léourier. Le premier nous emmène dans une tournée originale des champs de bataille de la première guerre mondiale – il n'y eut pas que l'Aisne ou la Meuse – avec un réalisme effrayant. Partout pointent leur bec ces mystérieux engoulevants. Tandis

que le deuxième évoque un jardin botanique (et zoologique) parisien au travers de ses différentes époques, traversées par l'ombre de voyageurs temporels. Tous deux déploient une écriture riche et évocatrice. Et tout deux, à mon regret, nous guident jusqu'au seuil d'un saut dans l'inconnu, sans le franchir. Rançon de la brièveté, ou timidité de l'imagination ? Je sais en tout cas que ces deux textes ont été mes préférés du recueil, et que je me replongerai à l'occasion dans l'œuvre de l'un et l'autre auteur.

—Pascal J. Thomas

*Fantasy & Science Fiction*

## **Hugo nominees 2019: short stories**

Sources diverses, voir article.

[langue : anglais]

Chaque année, les conventions « mondiales » (surtout américaines) de SF mettent à disposition de leurs membres les finalistes des prix Hugo sous forme électronique (là où les conventions françaises distribuent un livret présentant la sélection de textes courts). Inscrit à celle de 2019, j'ai donc téléchargé un paquet de nouvelles, récits et romans publiés en 2018, et entrepris de me mettre à jour. Et commencé par le plus court : les *short stories*, des nouvelles dont la longueur ne doit pas outrepasser 7 500 mots.

Voici la liste des heureux finalistes :

« The Tale of the Three Beautiful Raptor Sisters, and the Prince Who Was Made of Meat », Brooke Bolander, *Uncanny*.

« The Secret Lives of the Nine Negro Teeth of George Washington », P. Djèlí Clark, *Fireside*.

« STET », Sarah Gailey, *Fireside*.

« A Witch's Guide to Escape: A

Practical Compendium of Portal Fantasies », Alix E. Harrow, *Apex*.

« The Rose MacGregor Drinking and Admiration Society », T. Kingfisher, *Uncanny*.

« The Court Magician », Sarah Pinsker, *Lightspeed*.

Première remarque : la publication de SF et *fantasy* sous forme courte évolue vite. Par rapport aux dinosaures du domaine (*Asimov's, Fantasy & Science Fiction*, ou même Tor.com, le site lié à l'éditeur bien connu...) toutes les revues ci-dessus sont de nouvelles venues, récemment encore considérées comme semi-professionnelles ; et disponibles en ligne, souvent seulement sous forme électronique. Le fait qu'on puisse souvent lire gratuitement leur contenu a sans doute aidé à la renommée des récits publiés, et a pu les avantager pour ce qui est de figurer dans la liste ci-dessus.

La liste possède une autre caractéristique remarquable au regard de la longue histoire du genre : pas de « mâles blancs » ! Le seul homme du lot, Phenderson Djéli Clark, se rachète ;- ) en étant noir. Il faut se souvenir que vers 2014, une campagne avait été lancée par un groupe qui se faisait appeler Sad Puppies, pour influencer par des votes bloqués le processus de nomination des Hugos. Motif proclamé : soutenir une SF plus classique, plus distrayante, et aussi très vite — avec l'infiltration de la campagne par l'extrême droite rameutée par des forums comme 4chan — se plaindre de domination ressentie des autrices et des « minorités » au sein des finalistes du prix (cf. mon éditorial dans *KWS* 75, en 2015). Le soufflé est retombé, mais la tentative a suscité des réactions à juste titre indignées, et a pu par réaction des votants accentuer la situation qu'elle prétendait dénoncer. Mais ne serait-il pas naturel de se lancer dans une littérature longtemps considérée comme marginale quand on appartient soi-même à des groupes qui ont aussi un historique de marginalité ? Assistons-nous à un

renouvellement radical de la démographie des auteurs de SF (et non seulement des finalistes des prix) ?

Gare, là encore, la catégorie *short stories* n'est pas la plus représentative de ce qui se produit en SF et *fantasy*. Et le vote des fans pour le Hugo présente la distorsion mentionnée plus haut : il privilégie les sources gratuites. J'ai consulté deux de celles-ci, *Uncanny* et *Fireside*. Sur les trois premières pages du site de cette dernière, consulté le 27 02 2020, on trouve des liens pour vingt nouvelles, dont 14 par des femmes et 6 par des hommes — précisons que certains des auteurs n'aiment pas être rangés dans ces catégories, et emploient pour parler d'eux à la troisième personne des pronoms pluriels, qui en anglais ne sont pas genrés. Pour le dernier numéro en date d'*Uncanny*, le 32, nous trouvons quatre femmes et deux hommes. Détail amusant, lesdits hommes se cachent derrière un prénom ambigu (Alex) et des initiales (C.L.) — à la manière des autrices des années 1940. La plupart des auteurs-hommes ne sont pas non plus blancs, il y a de façon générale une remarquable diversité dans la provenance des auteurs. La sélection pour les Hugos ne fait donc que refléter, et peut-être légèrement accentuer, la présence sur certains lieux de publication de toute une génération d'écrivains dynamique, et à la provenance démographique bien plus diverse qu'il y a cinquante ans.

Venons-en quand même aux textes finalistes ! Il s'agit de *fantasy*, à une écrasante majorité (cinq sur six), et souvent de textes humoristiques, et en tout cas décalés. Signe de l'âge du genre, désormais assez installé pour autoriser toutes sortes de textes à références — signal d'alerte aussi, car la domination de tels textes à références, pour distrayants qu'ils soient, peut faire craindre un épuisement des thématiques de base.

Ainsi « Kingfisher » met-il en scène une conversation de pub entre créatures magiques, ordinairement décrites comme d'imparables séducteurs, qui se sont tous



cassé les dents sur Rose, une femme humaine sous le charme de laquelle ils sont tombés. Tandis que Bolander prend le parti des dragons — pardon, des dinosaures, qui sont en passe de devenir les nounours de notre ère — pour raconter l'histoire d'une princesse qui se révolte contre son prince, à la crétinerie de dimensions trumpiennes. Heureusement que la princesse est une sorcière. Comme la hardie bibliothécaire de Harrow, qui finit par rendre littéral le potentiel d'évasion de la *fantasy*, proposée à un ado noir que, on le devine, le système scolaire avait injustement écarté. Qu'on ne se méprenne pas : j'aime les bébés dinosaures<sup>17</sup>, la bière et les bibliothécaires autant que tout un chacun ; et je n'ai rien contre les retournements féministes des conventions sociales. Mais je voudrais quelquefois lire des récits qui puissent me prendre aux tripes, et côté féminisme, je ne vois rien ici qui arrive à la cheville de la veine utopique/dystopique de Le Guin et ses successeuses (McIntyre, Russ, Charnas...). Reconnaissons toutefois, au crédit des autrices d'aujourd'hui, que la forme courte se prête mieux à l'anecdote qu'à la construction de sociétés imaginaires.

Le ton de Pinsker est un peu plus grave : devenir magicien de la Cour peut sembler une notable promotion sociale, mais quand chaque sort jeté se traduit par la perte d'une partie de soi-même, on se dit que le prix à payer est excessif. Je n'ai pas eu l'impression que cette parabole sur le poids du pouvoir (à tous les sens du terme) était très originale, mais qui sait.

Djèlí Clark a eu plus de buzz, et son sujet est certes original. Au 18e siècle, l'art de la prothèse dentaire n'était pas aussi développé qu'aujourd'hui, et on installait dans les mâchoires, quand il en fallait, des dents arrachées à des quidams en bonne santé, mais pressés par le besoin financier. Ou esclaves, qui n'avaient pas le choix. La nouvelle utilise ce point de départ bien réel pour conter la vie de neuf

17. Vous pouvez pour vous en convaincre visiter [www.canalsud.net](http://www.canalsud.net)

Noirs à qui on a prélevé des dents pour l'usage de George Washington. Cela se passe dans un monde parallèle où la magie est réelle — sans qu'on en voie l'impact sur la marche du monde, ce qui réduit l'intérêt de la chose. Et les neufs mini-biographies peinent à se combiner pour constituer un récit, à mon sens.

Il en va autrement dans le récit de Gailey. *STET* est une marque de typographe (américaine), qui indique qu'un passage qu'un correcteur a voulu rayer ou modifier doit être rétabli dans sa formulation originale. La nouvelle a pour sujet les problèmes éthiques engendrés par les voitures autonomes, mais son cœur tragique se dévoile au travers d'une série d'échanges en notes de bas de page à propos d'un article scientifique. J'ai trouvé cela excellent, même si la surprise est vite éventée. Cependant, vous me connaissez : j'ai un faible pour la SF, et ce texte était le seul dans la sélection.

Conclusion : je manque d'enthousiasme pour ce que cet échantillon laisse entrevoir de l'imaginaire étatsunien d'aujourd'hui, tout en gardant mes espoirs en ce qui concerne les textes de plus grande longueur, que nous abordons ci-dessous.

—Pascal J. Thomas

*Fantasy & Science Fiction*

## **Hugo nomines 2019: novelettes**

Sources diverses, voir article.

[langue : anglais]

Je continue donc mon exploration des finalistes des prix Hugo 2019 en ce qui concerne les catégories de textes courts. Après les *short stories*, voici la taille au-dessus, *novelette* — de 7 500 à 17 500 mots — qui commence à permettre un peu plus de développements. James Gunn, qui a beaucoup écrit sur la SF, considérait que c'était la taille idéale pour le genre : elle



laisse le temps de construire un univers, tout en se concentrant sur une seule idée plutôt que, par exemple, sur la biographie entière d'un personnage, qui est la tâche de bien des romans.

Voici donc les heureux finalistes :

« If at First You Don't Succeed, Try, Try Again », Zen Cho (*B&N Sci-Fi and Fantasy Blog*, 29 November 2018)

« The Last Banquet of Temporal Confections », Tina Connolly (Tor.com, 11 July 2018)

« Nine Last Days on Planet Earth », Daryl Gregory (Tor.com, 19 September 2018)

« The Only Harmless Great Thing », Brooke Bolander (Tor.com Publishing)

« The Thing About Ghost Stories », Naomi Kritzer (*Uncanny* 25, November-December 2018)

« When We Were Starless », Simone Heller (*Clarkesworld* 145, October 2018)

Comme pour les *short stories*, les sources en ligne gratuites prédominent — ici c'est l'excellent site Tor.com, lié à l'éditeur du même nom, qui tient la corde, et ici aussi nous avons 5 femmes pour un homme — une prépondérance de femmes sans doute un peu plus forte que dans la population des auteurs de SF & *fantasy* d'aujourd'hui (cf. mes remarques dans l'article sur les *short stories*) ; mais on ne fait pas de statistiques sur un échantillon de taille 6, et cela ressemble aux proportions observées dans les tables rondes de la dernière Convention Mondiale à Dublin en 2019. En revanche, la proportion est plus équilibrée entre fantastique (au sens large) et SF ; il y a dans le lot deux histoires de SF pure, une de SF mâtinée d'uchronie assez fantaisiste, une de *fantasy*, et deux de fantastique (c'est-à-dire que l'élément extraordinaire y est présenté comme faisant irruption dans notre monde réel).

Je dois dire avec un certain dépit que les récits de SF, globalement honnêtes, ne m'ont pas transporté malgré ma préférence pour le genre. Simone Heller

nous fait partager le quotidien d'une tribu (non humaine semble-t-il) qui erre dans un monde post apocalyptique, armée de *spinners* (araignées artificielles) pour récupérer les matériaux laissés par la civilisation (humaine). Un éclaireur pénètre dans ce qui devait être un planétarium, surmonte sa peur pour écouter l'IA qui la garde, commence à apprendre au lieu de détruire. Le monde est original et construit, l'intrigue un peu faible. Sympathique, sans plus.

Daryl Gregory décrit les étapes principales de l'ensemble de la vie de LT, son protagoniste — tiens, ma description initiale est prise en défaut ! — qui traverse une époque troublée : des graines venues d'outre-espace imposent sur Terre une foule d'espèces invasives auxquelles l'humanité doit s'adapter. LT devra surmonter ses problèmes familiaux, les névroses de ses parents, leur refus de son homosexualité, pour s'imposer et poursuivre une carrière admirable. La construction de ce futur semi-apocalyptique et pourtant vivable est respectable, mais le récit lui-même laisse un goût de roman condensé.

Brooke Bolander remporte sans doute la palme de l'originalité. Voyons. Nous sommes dans un univers parallèle où les éléphants peuvent communiquer avec les humains, mais ont été réduits en esclavage, et en particulier, à une époque qui rappelle les années 1940, employés dans des usines militaires pour peindre, si je ne me trompe, des aiguilles lumineuses avec de la peinture radioactive, qui tue lentement mais sûrement autant les pachydermes que les employés humains. Beaucoup plus tard, alors que le profil d'un éléphant évoque toujours la radioactivité pour les humains, on demande avec mille précautions aux représentants de leur communauté la permission d'utiliser un logo éléphantique pour signaler aux générations futures l'emplacement de dépôts de déchets radioactifs... Bien entendu, tout cela n'est révélé que progressivement au long d'un récit qui fait la navette entre les

époques. L'imagination est au pouvoir. Mais elle me demande de suspendre un poids bien trop important d'incrédulité : outre les pachydermes intelligents et mignons façon Dumbo, il faudrait croire dur comme fer à la notion d'appropriation culturelle, et à l'organisation de toute une société (récemment esclavagiste !) pour éviter de commettre désormais cette faute-là, mais surtout il faudrait croire qu'un symbole issu d'un film à succès datant d'une ou deux générations est jugé assez rémanent pour survivre aux demi-vies d'un dépôt nucléaire. Je cale.

Tina Connolly se place dans un cadre de *fantasy* très classique : un royaume d'aspect médiéval, où un régent, usurpateur et dictatorial, a pris le pouvoir. La protagoniste est la goûteuse du tyran, et c'est son amoureux qui cuisine, prisonnier et sans cesse menacé. Mais ses pâtisseries ont le pouvoir de transporter les convives dans leurs souvenirs, et elles vont servir à la fois à nous donner le contexte de l'histoire et à confondre le dictateur au cours d'une série de *flash-backs* parfaitement agencés pour expliquer le contexte du récit et la biographie des personnages, et faire monter la tension émotionnelle. C'est de la haute couture, et autant j'ai eu du mal à terminer le texte éléphantique de Brooke Bolander, autant je me suis délecté de cette gourmandise.

Zen Cho, autrice d'origine sino-malaise vivant au Royaume-Uni (les itinéraires originaux sont un des plaisirs de la SF d'aujourd'hui, dopée à la diversité !), raconte avec humour et tendresse la vie millénaire d'un *imugi* (serpent monstrueux de la mythologie coréenne) qui essaie désespérément de devenir dragon – tel un universitaire à qui on refuse sa promotion et sa permanence (*tenure*, dans le système américain). On peut aussi penser à l'aspirant-dragon vaguement pathétique du film de Disney, *Mulan*. Mais notre *imugi* va s'enticher d'une humaine, astrophysicienne, et travestir sa nature pour partager sa vie – ce qui lui permettra un travail sur lui-même. Métaphore de la transsexualité ?

Pas sûr, même si ça serait dans l'air du temps. En tout cas, le récit a plu, puisqu'il a emporté le prix Hugo dans sa catégorie. Là encore, l'aspect roman condensé m'a un peu rebuté, mais l'humour de Cho fait passer bien des choses, et j'avoue avoir dévoré le texte.

Enfin Naomi Kritzer donne une histoire de fantôme qui en un sens respecte les règles les plus classiques du genre – la protagoniste est une sceptique qui sera convaincue, les sentiments issus des tragédies de la vie quotidienne prennent le dessus, une ambiguïté plane sur le texte... Mais la narratrice, universitaire, est bien campée et passe en douceur d'un discours érudit et analytique à l'émotion personnelle la plus brute. Et surtout l'état spectral est mis en parallèle avec le sort des personnes frappées de démence sénile, ce qui nous remet le nez dans les problèmes contemporains. J'ai beaucoup aimé. Peut-être parce que la démence sénile me guette !

Me voici rassuré : SF et fantastique de toutes sortes continuent de vivre. Il ne me manque qu'une pincée de *space opera*. Mais je sens qu'il y en aura (notamment grâce à Aliette de Bodard, Martha Wells, Nnedi Okorafor) dans la catégorie *novella*... pour laquelle, hélas, je n'ai pas eu le temps de terminer mes lectures : ce sera, peut-être pour le prochain numéro de KWS.

—Pascal J. Thomas

---

### Fanzine reçu!

Le zine papier est en voie de disparition, saluons donc l'audace de *Facteur 3*, qui mêle nouvelles et textes théoriques, tous sur le même ton au goût de SF politique revendicative et néanmoins ironique.

Adresse : Laurent Pasqual, Domaine Olivier de Serres, 1060 Chemin du Pradel, 07170 MIRABEL.